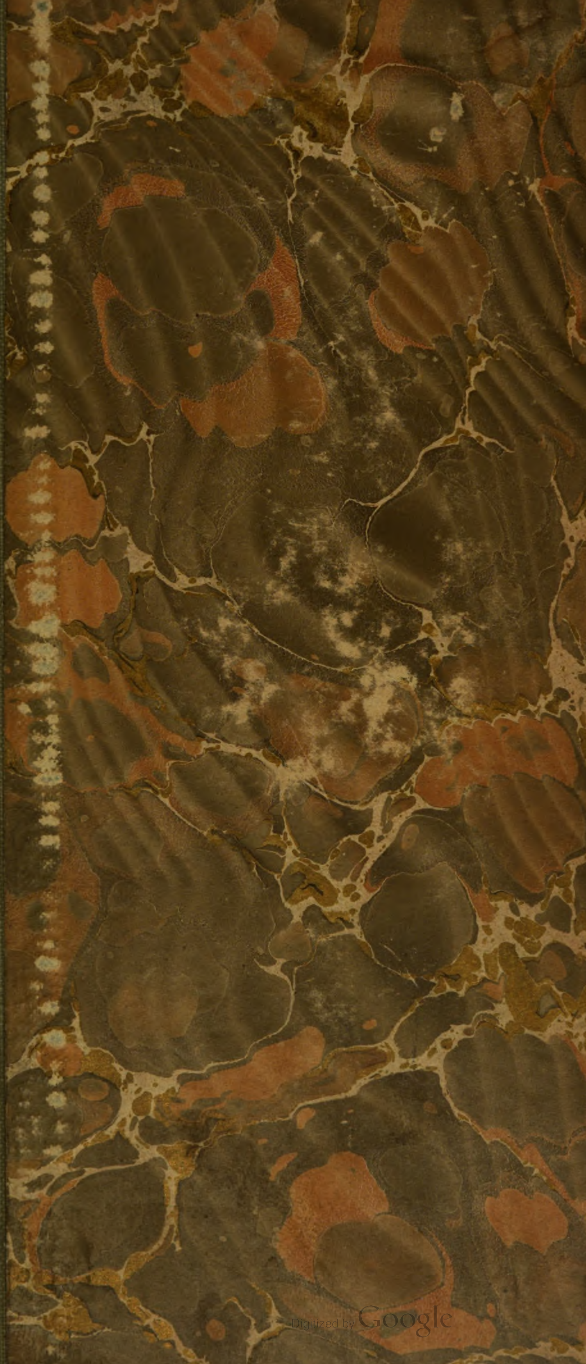
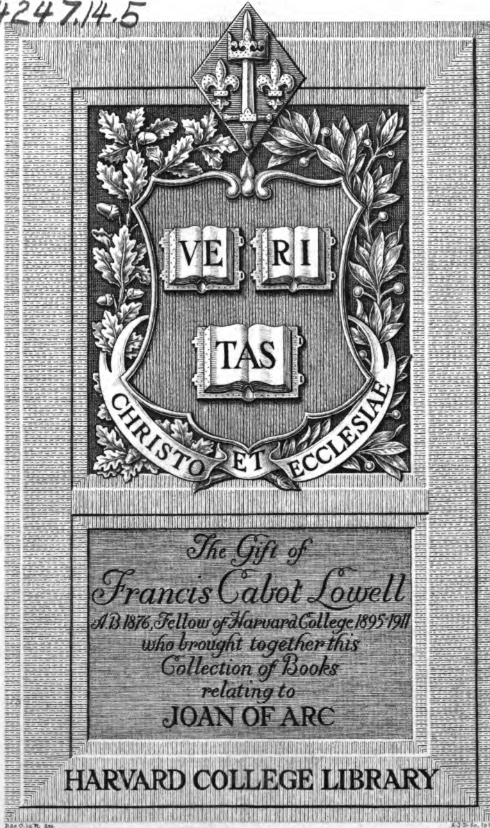



VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911
who brought together this
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Bibliothèque de l'Amateur Champenois.
5

LE DIABLE

EN CHAMPAGNE

Par l'auteur des *Champenois à travers les siècles.*

« Est-il bien vrai que le Diable soit mort? »
CH. LOUANDRE.



PARIS

DUMOULIN, LIBRAIRE, Quai des Augustins.
F. HENRY, LIBRAIRE, Palais-Royal. 12, Gal. d'Orléans.
BAILLIEU, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

1869


VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



BIBLIOTHÈQUE

DE

L'AMATEUR CHAMPENOIS

Tiré à 160 exemplaires numérotés :

120 sur papier vergé ;
10 sur papier rose ;
10 sur papier vélin ;
20 sur papier chamois.

N° 10

Bibliothèque de l'Amateur Champenois, 5

LE DIABLE

EN CHAMPAGNE

Par l'auteur des *Champenois à travers les siècles*

Alexandre Assier

« Est-il bien vrai que le Diable soit mort? »

CH. LOUANDRE.



PARIS

DUMOULIN, LIBRAIRE, Quai des Augustins. | F. HENRY, LIBRAIRE, Palais Royal. 12, Gal. d'Orléans.

BAILLIEU, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

1869


VE RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of
Francis Cabot Lowell
A.B. 1876, Fellow of Harvard College 1895-1911
who brought together this
Collection of Books
relating to
JOAN OF ARC
HARVARD COLLEGE LIBRARY

La BIBLIOTHÈQUE DE L'AMATEUR CHAMPENOIS se composera de *douze* livraisons in-12 paraissant régulièrement tous les trois mois.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 2 FRANCS.

ON SOUSCRIT :

A *Paris*, chez M. Frédéric HENRY, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans.
— — M. DUMOULIN, libraire, quai des Augustins.
— — M. BAILLIEU, libraire, quai des Augustins.
A *Troyes*, M. DUFEY, libraire.
— M. SOCARD, libraire.
A *Langres*, M. DALLET, libraire.
A *Chaumont*, M. LHUILLIER, libraire.
A *Châlons-sur-Marne*, M. CURY, libraire.
A *Reims*, M. Paul GIRET, libraire.
A *Charleville*, M. LETELLIER (Gustave), libraire.
A *Vitry-le-François*, M. PESSEZ, libraire.
A *Meaux*, M. LE BLONDEL, libraire.

EN VENTE :

1° *L'Abbaye de Clairvaux en 1517 & en 1709;*
2° *Les Champenois à travers les siècles.*

ARCIS-SUR-AUBE. — Typographie Léon FRÉMONT.

AUX BIBLIOPHILES & AUX LECTEURS

DE LA CHAMPAGNE.

MESSIEURS,

JE *vous ai promis de vous parler du Prince des ténèbres et je tiens non-seulement à remplir ma promesse, mais encore à résoudre devant vous ce problème :* POURQUOI BELZÉBUTH NE PARAÎT-IL PLUS ? *Je sais que beaucoup d'entre vous s'étonneront de ce que j'ose les entretenir d'un tel personnage et tâcher de leur inspirer quelque pensée salutaire. Mais du Diable, qui de nos jours même n'en a point parlé, depuis* M. COLLIN DE PLANCY, *qui lui a consacré tout un dictionnaire* & M. l'abbé LECANU, *qui n'a pas dédaigné d'écrire son histoire, jusqu'à vous, chers Lecteurs, qui peut-être m'enverrez à tous les suppôts de Satan, lorsque vous aurez parcouru cet opuscule ?*

En racontant ses faits et ses gestes dans le temps passé, je n'ai point la prétention de garantir ce que mes devanciers ont consigné dans leurs chroniques, car il faut avouer que le contrôle n'était point jadis rigoureux, faute de journaux chargés de rectifier les erreurs ou de démasquer certaines supercheries. Mais on ne peut nier sans témérité l'existence des esprits tentateurs. Nos premiers parents en ont su quelque chose et je ne pense point que notre pauvre nature leur sache jamais gré de s'être laissé séduire par les paroles du serpent.

Je m'arrête, car l'avant-propos n'est pas un livre, et vous prie, chers lecteurs, de croire que je renonce franchement à tous les diables pour vous révéler dans quelques mois les noms d'une foule d'artistes qui ont illustré la Champagne depuis le XIVe *siècle jusqu'au* XVIIe.

ALEXANDRE ASSIER.

Troyes, 30 juin 1869.

Le Diable en Champagne



I

LE DIABLE D'APRÈS LA LÉGENDE DORÉE

Quel est donc ce Prince des ténèbres, homme, serpent ou dragon qui plane d'une manière si étrange à tous les horizons du passé? Blasphémant sans cesse, il se sert de l'homme « comme d'un cheval qu'il pique et qu'il monte à sa volonté, » le tourmentant et l'excitant au péché, pour avoir le plaisir de le punir dans l'abîme, s'il vient à succomber sous ses terribles étreintes. Habitant avec les juifs les tortueux carrefours des villes sombres du moyen-âge, il se perche comme les hibous sur les toits aigus des couvents, se glisse la nuit dans les cellules et ose même voler pour les magiciens des os dans les cercueils. Ce Prince des ténèbres, c'est le diable de la tradition populaire.

Le diable, ainsi que l'homme, n'est qu'une créature déchue ; mais à dater de sa chute, il commence une

vie nouvelle et s'enveloppe de tant d'ombre et de mystère que, malgré ses fréquentes apparitions et les nombreux témoignages de ceux qui l'ont vu, il est presque impossible de donner un signalement exact de sa personne. Homme informe et inachevé, il est ridé, velu, aveugle comme les taupes et noir comme les forgerons. Il a même des griffes comme les tigres, des crocs comme les sangliers et se change au gré de ses caprices en singe, en ours, en serpent surtout, car il aime cette forme qui lui rappelle sa première victoire, et ce qui n'est pas moins bizarre, en queue de veau, comme l'atteste gravement le moine Césaire dans ses *Dialogues des Miracles*.

Les jours passent, les années s'accumulent, tout ici-bas change ; l'homme même se tourne vers le bien dans les dernières heures, par impuissance du mal peut-être, mais qu'importe ? Satan seul persiste dans son immuable perversité. Envieux et superbe, il a conçu contre l'homme une haine si profonde qu'on l'a entendu dire un jour qu'il aimerait mieux retourner en enfer avec l'âme d'un damné que de remonter au ciel dans sa félicité première[1]. Aussi que n'a-t-il point fait, surtout depuis l'établissement du christianisme dont le divin fondateur lui a dérobé tant de victimes ? Il s'est transformé en Moïse pour noyer de

[1] Revue des Deux-Mondes, 1842, p. 568 · *Le Diable*, par Ch. Louandre.

pauvres juifs qu'il avait entraînés dans les ondes en leur déclarant faussement qu'il les conduisait dans la terre promise[1]. Revêtu des humbles habits de pèlerin, il s'en va mendier dans un bourg et ne rougit point d'étrangler le fils de l'homme généreux qui lui a donné l'hospitalité[2]. Dans le désert, il se fait ermite, se faufile parmi les disciples de saint Macaire et cache des flacons sous sa bure pour séduire d'austères religieux[3], et tel est son acharnement qu'il s'estime trop heureux lorsqu'au bout de quarante ans il peut faire tomber dans ses piéges un pauvre moine[4].

Cependant, parfois débonnaire, il admire la constance des saints et se permet de souffleter leurs ennemis[5]. Mais ces actes de vertu sont rares, car employé comme messager par Julien l'Apostat[6], il se multiplie et ne fait pas entrer moins de six mille six cent soixante-cinq de ses satellites dans le corps d'une faible femme[7].

Presque toujours battu, chassé même par la toute-puissance de la croix, il renverse des murailles[8] et va jusqu'à s'asseoir sur des laitues, se laissant manger pour enlever de bonnes gens qui l'ont accueilli

1. Légende dorée. *Vie de saint Pierre-ès-Liens.* — 2. *Vie de saint Nicolas.* — 3. *Exaltation de la Sainte-Croix.* — 4. *Vie de saint Macaire.* — 5. *Vie de saint Jean l'Aumônier.* — 6. *Vie de saint Julien.* — 7. *Vie de saint Sylvestre.* — 8. *Vie de saint Benoît.*

sans s'en douter [1]. Une fois même il se glisse dans le breuvage d'un jeune religieux et cause une telle frayeur dans le couvent que les frères, accourus aux cris du malade, se hâtent de le mettre en fuite [2]. Habile et se vantant parfois d'être loyal dans ses procédés, il finit par se défier des chrétiens qui l'invoquent de temps en temps pour le succès de leurs entreprises et exige d'eux des billets en règle. Mais il est bien rare que ces billets ne lui soient arrachés par quelque saint et que furieux, il ne donne le surnom de *tricheur* à ceux qui se sont joués de sa loyauté [3].

Connaissant la faiblesse de notre nature, combien de fois n'a-t-il pas pris de séduisantes formes pour tenter de pauvres étudiants [4]? Il est bien vrai que le bâton s'est souvent appesanti sur ses épaules délicates, mais pour assouvir sa haine, que ne ferait-il point? Lisez la vie de saint Antoine telle qu'elle est racontée par Jacques de Voragine, et vous comprendrez pourquoi la mémoire de ce fervent anachorète est devenue si populaire parmi les chrétiens, car il faut bien l'avouer, ses victoires ont été plus éclatantes que celles des Sésostris et des Alexandre, puisque son ennemi, plus redoutable que les Indiens et les Perses, a poussé l'audace jusqu'à se tenir plus d'une fois à la porte des églises pour y frapper les fidèles

1. *Vie de saint Forose.* — 2. *Vie de saint Dominique.* — 3. *Vie de saint Basile.* — 4. *Vie de saint André.* — *Vie de saint Antoine.*

et les empêcher d'y entrer 1. Plein de terreur, le moyen âge lui attribue même une certaine puissance sur les éléments. Que le vent souffle avec violence et couche les moissons sur le sol, c'est le diable qui tousse. Que la terre tremble, c'est lui qui se remue dans son royaume. Que l'incendie serpente à travers les rues étroites des cités, c'est encore lui qui court au milieu des débris pour attiser les flammes, jusqu'à ce que, changeant de rôle, il se fasse théologien pour commenter la Bible avec Luther et nous susciter la race si nombreuse des intrigants.

1. *Vie de saint Philibert.*



II

LE DIABLE A REIMS

Éclairée de bonne heure par la divine lumière de l'Evangile, la Champagne qui avait vu le baptême des Francs et dont le sol avait été si souvent arrosé par le sang des martyrs, ne devait pas être à l'abri des attaques du plus formidable ennemi du christianisme. Aussi les chroniqueurs le citent-ils cherchant à séduire de temps en temps les âmes candides de nos fervents aïeux.

Frodoard, qui écrivait l'*Histoire de l'Église de Reims* vers le milieu du xe siècle, raconte qu'il se permit un jour d'incendier la ville où résidait saint Remi. « Mais le vénérable pontife se prosternant aussitôt dans l'église du bienheureux martyr saint Nicaise, implora le secours de Notre-Seigneur, et, se dirigeant d'un pas rapide vers les flammes, leur ordonna de s'arrêter. Tout à coup l'incendie se mit à fuir, et, poussé par le saint prélat, sortit de la ville par une porte qui se trouvait alors ouverte. Pour conserver le souvenir de cette victoire si miraculeuse remportée sur Satan, saint Remi fit fermer la porte avec défense de ne jamais l'ouvrir. Quelque temps

après, un habitant nommé Fercinet qui demeurait près de cette porte, fit une ouverture à la maçonnerie pour y jeter les immondices de son logis. Mais son audace fut bientôt cruellement punie, car la main de Dieu s'appesantit sur lui d'une manière si terrible que tout périt dans sa maison[1]. »

III

HUGUES DE BRIENNE

Sous l'abbatiat de Bérenger, un moine nommé Hugues, natif de Brienne, voulant vivre à sa guise, s'enfuit du monastère fondé par saint Berchaire dans la vaste forêt du Der. Elevé par le savant Adson qui s'était formé une bibliothèque composée des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ce moine avait de bonne heure cultivé les belles-lettres et appris surtout les procédés de la peinture et de la sculpture. Doué d'un gracieux extérieur, Hugues se rendit à Châlons pour

1. *Histoire de l'Église de Rheims*, par Frodoard, chap. xii. Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, par M. Guizot.

y trouver quelque moyen d'existence. L'évêque Gibuin faisait alors réparer son église qui menaçait ruine et appelait à lui bon nombre d'ouvriers. Hugues se présente donc à l'évêque et donne tant de preuves de son habileté que le prélat le charge de renouveler les peintures de sa cathédrale que le temps avait effacées. Comblé de soins et jouissant d'une complète liberté, notre artiste finit par oublier son monastère et par s'éloigner de la bonne voie.

Peu de temps après, l'évêque Gibuin fut appelé par l'abbé Bérenger pour consacrer l'église de Montier-en-Der dont la construction venait d'être terminée, et partit avec Hugues, auquel il témoignait la plus vive sympathie. Mais dans l'enceinte du couvent notre moine défroqué retrouva ses frères et voulut faire quelque ouvrage pour la décoration de l'église qu'il avait abandonnée.

L'évêque Gibuin, qui avait révélé l'excellence de ses études à l'abbé de Montier-en-Der, obtint pour son protégé la faveur de ne point vivre selon la règle de la maison. Il fut donc installé par les moines dans une hôtellerie écartée, où toutes les choses même superflues lui furent fournies, et se mit à composer une belle image de la croix du Seigneur. Mais le Sauveur de ce monde ne permit point qu'un homme qu'il avait attendu si longtemps dessinât l'image de sa figure.

Hugues, en effet, s'était à peine mis à l'œuvre qu'il

tomba malade et souffrit des douleurs si aiguës qu'il appela les religieux et les pria de le revêtir de son habit monacal, avouant en toute humilité qu'il avait vécu « comme un loup sous une peau de brebis. » Touchés de son repentir et surtout émus par ses cris douloureux, les frères qui remplissaient l'appartement où il gisait, se hâtèrent de lui accorder ce qu'il demandait.

Mais l'ennemi du genre humain, voyant cet artiste revêtu de l'habit qu'il avait autrefois méprisé, se plaignit amèrement de ce que les moines avaient reçu parmi eux un homme si mauvais, et, trop faible pour résister aux prières de tant de religieux, appela à lui une de ses formidables légions. Deux diables, plus hardis que les autres, allaient s'emparer de l'âme du pauvre artiste, lorsqu'une dispute survint tout à coup. L'un d'eux prétend qu'il ne peut avancer, parce que le bienheureux Berchaire protége le moine, tandis que l'autre n'ose le saisir parce qu'il est fortifié par la vertu du saint viatique. Le malade, effrayé cependant à la vue de ces deux diables, poussait de grands cris, lorsque soudain la Reine des anges apparut toute resplendissante et le délivra des terribles assauts des satellites du démon.

Hugues recouvra même la santé et passa le reste de ses jours dans le monastère, mais s'il n'eut pas la gloire d'achever la sainte image qu'il avait à peine ébauchée, comme le disent les chroniques, le diable

sauva son nom de l'oubli, car ce n'est qu'à son apparition que nous devons ces détails sur le premier artiste connu de la Champagne[1].

IV

LE PLAT D'OR DE LA CATHÉDRALE DE LANGRES

Sur le territoire de Voisines, à quelque distance de l'ancienne cité des Lingons, s'étend le beau vallon de Bersey, jadis habité par de nobles personnages dont les somptueuses demeures ont été détruites par les Barbares. D'immenses débris en jonchaient encore le sol au commencement du XIIIe siècle, mais un bon chrétien n'osait à cette époque en approcher, parce que depuis longtemps le bruit s'était répandu que le Prince des ténèbres y avait fixé sa résidence. Le vallon restait donc désert, et ses riches débris inspiraient tant d'effroi que personne n'était assez téméraire pour se permettre de les fouiller.

[1] *Acta SS. Ordinis Benedicti*, vol. 2, p. 855, 856. *Les Moines du Der*, par l'abbé BOUILLEVAUX, p. 122.

Guillaume de Langres, que la soif de l'or tourmentait, résolut cependant un beau matin de pénétrer dans le vallon maudit et d'en remuer le sol. Armé d'un instrument tranchant, il soulève quelques pierres et découvre une immense dalle qui servait sans doute à fermer quelque caveau. Excité par la passion qui le dévore, il frappe à coups tellement redoublés, que la dalle cède et que devant lui s'ouvre tout béant un immense caveau d'où s'échappe une odeur si infecte qu'il recule de frayeur. « C'est bien là la demeure de Satan, » se dit-il, et d'affreuses images passent devant ses yeux. Il croit voir le diable s'emparer de son âme et se rire de sa folie; il veut se retirer et, content de son modeste patrimoine, étouffer les mauvaises pensées qui surgissent dans son cœur.

Mais un pâle rayon de soleil, perçant les nuages épais qui voilaient le ciel et pénètrant dans le caveau, fait scintiller sa lumière sur des monceaux d'or. A cette vue, Guillaume n'hésite plus ; l'or qu'il convoite de toutes les forces de son âme le plonge dans un tel aveuglement qu'il jure de vendre ce qu'il a de plus cher pour la possession de ce métal. S'élançant donc dans le sombre caveau, il approche des monceaux d'or et va les saisir, lorsque tout à coup Satan lui apparaît sous un aspect hideux et s'assied sur l'or comme sur son trône. Le mécréant stupéfait chancelle et sent courir sur son front une sueur de mort.

Mais Satan le rassure : « Tu peux choisir dans ces monceaux et sortir de mon domaine, lui dit-il, mais souviens-toi que dans huit jours tu m'appartiendras. »

Guillaume, que la soif des richesses ranime, saisit un plat d'or et regagne son logis à pas précipités, comme un criminel qui craint les regards des hommes et qui fuit la lumière. Le voilà donc dans sa maison bien close, contemplant cet or qu'il a reçu de Satan, formant mille projets et rêvant de belles entreprises. Mais bientôt les remords pénètrent dans son cœur. Le malheureux se rappelle qu'il a vendu son âme et qu'il est perdu sans ressource. Plein de terreur, redoutant son cruel ennemi, il veut encore toucher son trésor, mais le plat lui semble tellement brûlant qu'il n'ose y porter la main et se met à pousser d'affreux gémissements. Des voisins accourent, lui demandent la cause de sa douleur, mais dans son délire il murmure des paroles si étranges qu'il jette l'effroi parmi ceux qui l'entourent.

Quelques jours après, la maison du maudit parut tout embrasée. Guillaume ayant disparu depuis ce prodige, tous les habitants de Langres crurent que Satan s'était emparé de sa proie. Le plat d'or, laissé probablement en échange de l'âme du pauvre Langrois, fut recueilli par quelques voisins qui se hâtèrent de le déposer dans le trésor de la cathédrale pou apprendre aux fidèles qu'il n'est pas toujours bon de

convoiter les richesses [1]. Mais hélas ! la passion de l'or devait encore séduire bien des gens, comme le prouve l'exemple suivant.

V

LA CHANDELLE CHIRAPA

Vers le même temps, vivait à Langres un autre homme nommé Chirapa, célèbre par son opulence et surtout par sa prodigalité. Ce personnage dépensa tant une année qu'à la fin ses créanciers s'assemblèrent pour le dépouiller. Que faire dans une si déplorable situation ? Tout autre que notre Langrois se serait enfui de la ville et se serait retiré dans une contrée lointaine. Mais Chirapa, sans s'émouvoir, s'empresse d'appeler le diable et de lui vendre son âme pour des monceaux de ce métal si recherché par l'espèce humaine.

Ses créanciers, ébahis à la vue de ses nouvelles richesses, lui font mille excuses d'avoir téméraire-

1 *Annuaire ecclésiastique et historique du diocèse de Langres*. Langres, 1838, p. 544.

ment troublé son repos, tandis que Chirapa se moque de leurs fausses alarmes et leur annonce qu'il tiendra tous les jours table ouverte chez lui sans craindre une diminution bien sensible dans ses coffres.

Le bruit se répand bientôt dans la ville que Chirapa possède d'immenses trésors et que sa déconfiture n'était qu'un mensonge forgé par la jalousie. De nombreux amis accourent dans son logis et consument joyeusement le temps à savourer des mets délicieux.

Un jour, cependant, le vin vint à manquer dans un de ces splendides festins auxquels assistait un religieux. Chirapa descend promptement dans sa cave, mais à peine a-t-il franchi la dernière marche qu'il voit le diable à califourchon sur un tonneau.

— Eh bien! es-tu prêt, Chirapa ? s'écrie le Prince des ténèbres.

— Déjà ! balbutie Chirapa, par pitié, permets-moi d'achever ce festin.

Le diable, qui croyait posséder cette pauvre âme, se laisse toucher par la supplique de Chirapa. Notre homme remplit donc son vase et s'en revient tout penaud dans la salle où s'ébattaient ses joyeux convives.

Mais la pâleur qui s'est répandue sur son visage n'échappe point au regard du religieux. Chirapa dépose son vase sur la table et raconte sa terrible

vision. Le bon moine rassure le malheureux et se charge d'aller lui-même solliciter messire Satanas.

— Que veux-tu? lui dit le diable, dès qu'il aperçoit le religieux.

— Te remercier d'abord et te faire une requête.

— Laquelle?

— Accorde seulement huit jours de répit à Chirapa.

— Huit jours! le mécréant ne m'a-t-il pas donné sa parole?

— Un jour.

— Pas une heure.

— Le temps au moins de brûler la chandelle que je porte.

Le diable cède et veut bien attendre quelques minutes. Mais le religieux s'empresse de souffler la chandelle et la consacre aussitôt à Dieu. Furieux, le diable se récrie, mais, honteux de sa défaite, il s'enfuit dans les abîmes, et depuis cette étrange vision n'osa plus reparaître.

La chandelle fut déposée dans le trésor de la cathédrale de Langres, où les voyageurs peuvent encore la voir. Il paraît même qu'elle obtint l'honneur d'être citée par beaucoup d'écrivains, car M. Carnandet, à l'obligeance duquel nous devons tous ces détails, a lu un poème de 545 vers consacré à cette légende et que conserve précieusement la bibliothèque impériale.

VI

LE DIABLE A CLAIRVAUX

Parmi les abbayes qui s'élevèrent sur le sol champenois, l'historien aime surtout à citer celle de Clairvaux. Fondée par saint Bernard, dont les austérités et les miracles frappèrent d'admiration l'Europe occidentale, elle devait exciter la haine de Satan, auquel le saint homme dérobait beaucoup de victimes. Aussi, s'il faut en croire Césaire dans ses *Dialogues des Miracles*, le Prince des ténèbres dirigea-t-il toutes ses batteries contre les pauvres moines, ayant complétement échoué dans ses tentatives contre le saint abbé, comme le constate le chroniqueur que je viens de citer.

« Un jour, raconte-t-il, saint Bernard s'était fait donner de la graisse pour en enduire ses chaussures près du feu, dans le chauffoir, comme le plus humble de ses frères. Le démon, choqué de cette abnégation, entre dans le chauffoir sous le vêtement d'un hôte et demande où est l'abbé du monastère. A ces mots, saint Bernard lève les yeux et regarde celui qui l'appelle.

— Quel abbé ! s'écrie Satan. Ne vaudrait-il pas mieux accourir au-devant de ses hôtes que de faire

rougir ses moines en se livrant devant eux à des occupations si malséantes ?

Le vénérable abbé, reconnaissant aussitôt son interlocuteur, continua de graisser ses chaussures sans dire mot, de sorte que le diable disparut, tout confus de son échec.[1] »

Mais, comme je l'ai dit, s'il échoua devant saint Bernard, le rusé prit bien des fois sa revanche dans le monastère.

« Un jour un pauvre moine verse tant de larmes qu'il arrose la terre de ses pleurs et finit par se croire un saint. Le diable qui avait découvert sa pensée lui apparaît, revêtu d'habits noirs et le rappelle à l'humilité.

« Aux offices, de jeunes frères veulent donner libre essor à leur voix plus ou moins harmonieuse et lancer des notes avec une certaine cadence. Le diable ouvre un sac et y jette à pleines mains les sons de ces moines vaniteux. Malheur à ceux qui, pendant les matines, se laissent aller au sommeil ! Le diable leur présente des mets si délicieux que ces pauvres moines dans leurs rêves vont jusqu'à ronger les stalles qu'ils occupent et qu'ils prennent pour des carpes et des brochets. »

Césaire prétend même que Satan se permit un jour de leur offrir de la fiente de cheval et de se trans-

1. *Études sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes*, par D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, in-8° 1858, p. 49.

former en queue de veau et en puce pour les distraire dans leur psalmodie. Mais, sans cesse repoussé par l'ombre de saint Bernard, le Prince des ténèbres finit par cesser ses persécutions, car, dès le XIVe siècle, on assure qu'un jour il se revêtit des habits d'un Bernardin pour assister gravement à vêpres. Pourquoi n'a-t-il point persévéré?



VII

LE DIABLE A TROYES

S'il faut en croire Robert d'Auxerre, qui a constaté dans sa *chronique* le terrible incendie de 1188 qui dévora tant d'édifices à Troyes, le diable aurait apparu dans une métairie située sur le territoire de cette ville peu de temps avant le désastre. Mais il paraît

que cette fois, dérogeant à ses vieilles habitudes, il se montra doux et affable, exécutant avec célérité tout ce qui lui était ordonné et se transformant en véritable valet de chambre. Sénèque a dit quelque part que les bienfaits enfantent les ingrats. Le diable dut reconnaître toute la justesse de la remarque du philosophe romain, car les bonnes gens, pour le récompenser de ses services, firent venir un prêtre en le conjurant de chasser de leur logis un tel serviteur. Le prêtre demande d'abord un vase d'eau, mais le diable, qui se doute de la cérémonie, le renverse et s'écrie qu'il recommencera toutes les fois qu'on voudra l'exorciser avec de l'eau bénite. Fatigué cependant de lutter contre des gens auxquels il ne voulait que du bien, l'esprit malin se retira et ne reparut plus, comme l'affirme Robert d'Auxerre. Et, en effet, devait-il obliger plus longtemps des personnes qui le chassaient de leur maison ? [1]

1. *Chronologia seriem temporum et historiam rerum in orbe gestarum continens in lucem edita operà et studio* N. Camuzæi. Trecis, 1608.



VIII

L'ÉVÊQUE GUICHARD

De tous les procès que suscita l'ambition de Philippe-le-Bel, le plus scandaleux, après celui des Templiers, fut peut-être celui qu'eut à subir l'évêque de Troyes, Jean Guichard, « accusé d'avoir par *engin* et *maléfice* procuré la mort de l'épouse du roi. Cette mauvaise femme, qui avait recommandé l'égorgement des Flamandes, parce qu'elle avait vu d'un œil jaloux leurs parures élégantes à Bruges, serait aussi celle qui, selon une tradition plus célèbre que sûre, se faisait amener la nuit des étudiants à la tour de Nesle pour les faire jeter dans les ondes. Reine de son chef pour la Navarre et comtesse de Champagne, elle en voulait à l'évêque qui pour finance avait sauvé, dit-on, un homme qu'elle détestait. Non contente de l'avoir fait chasser du conseil du roi, elle le força de résider dans son diocèse et jura qu'elle perdrait son comté de Champagne ou lui son évêché[1]. » Elle aurait peut-être triomphé, si la mort ne l'eût surprise encore jeune. Mais l'évêque Guichard devait

1. *Histoire de France*, par MICHELET, t. III, p. 212.

trouver d'autres persécuteurs, car Philippe-le-Bel, époux de Jeanne, n'était pas homme à éviter le scandale pour remplir ses coffres ou pour satisfaire sa vengeance.

En effet, le pauvre Guichard qui avait été depuis longtemps poursuivi par cet infâme florentin *Noffé-Dey*, le vil dénonciateur des Templiers, et contre lequel s'étaient élevés de bien faibles témoignages, apprit tout-à-coup que le monarque avait obtenu du pape une bulle d'après laquelle l'archevêque de Sens et les évêques d'Orléans et d'Auxerre étaient chargés de le juger. Saisi et jeté cette fois dans une prison, il est accusé d'avoir empoisonné la reine Jeanne et d'avoir tenté de faire périr Charles, comte d'Anjou et le jeune roi de Navarre. Dans l'acte rédigé probablement par un des légistes dont le roi s'entourait depuis le commencement de son règne, il est déclaré que Guichard est sorcier, qu'il détestait Blanche et Jeanne, parce qu'elles l'avaient fait chasser du conseil, qu'il s'est vanté de les faire mourir, que s'étant même abouché avec une sorcière, il lui a demandé le moyen de se faire aimer de Jeanne, qu'il a recherché un mauvais moine nommé *Jean de Fayac*, qu'il a appelé le diable et que celui-ci lui a révélé une excellente recette pour se débarrasser de ses ennemis. Il est même ajouté, qu'à l'instigation du démon, Guichard a fait une reine de cire, l'a baptisée du nom de *Jeanne*, et que la reine est morte

aussitôt que la cire a été fondue, comme le diable l'avait déclaré dans l'ermitage de Saint-Flavit, où l'évêque se rendait souvent avec le jacobin. Enfin l'acte se termine par une accusation plus grave encore. Il paraît que le malheureux Guichard, voulant faire périr Charles d'Anjou et le jeune roi de Navarre, aurait composé un violent poison devant l'ermite de Saint-Flavit et que les effets en parurent si terribles que le religieux s'enfuit à Sens tout effrayé pour dénoncer les sinistres projets de l'évêque aux officiers du roi. . . . . .

Guichard comparut donc devant les commissaires nommés par le pape et vit s'avancer plusieurs témoins qui déposèrent contre lui. Le premier fut l'ermite de Saint-Flavit, qui avoua connaître la sorcière, et déclara que Guichard, non content d'avoir fait fondre une image de cire, composa dans son ermitage un poison qu'il devait adroitement glisser dans le breuvage de Charles d'Anjou et du roi de Navarre lorsque ceux-ci se rendraient en Champagne. Le second fut la sorcière elle-même, qui prétendit que Guichard lui avait demandé le moyen de se faire aimer de la reine Jeanne, et qu'elle lui avait répondu que le diable seul possédait cette recette. Sur quoi, ajouta-t-elle, l'évêque ayant osé lire le grimoire, le diable apparut aussitôt et se mit à converser familièrement avec le moine.

Ces témoignages furent confirmés par d'autres

témoins et surtout par le huitième, qui se plaignit des tortures que lui fit subir Guillaume de Hangers, bailli de Sens, pour lui arracher des aveux. Mais, frappé tout à coup de maladie, l'archevêque abandonne cette affaire et laisse les deux évêques d'Orléans et d'Auxerre continuer l'enquête. Noffé-Dey recrute cependant encore d'autres témoins et s'acharne d'une manière étrange contre la victime de ses fausses accusations. Le premier témoin, cette fois, ose déclarer que l'évêque de Troyes est le fils d'un diable qu'il désigne sous le nom de *Petum*. Le deuxième l'accuse d'avoir tué le prieur de Saint-Ayoul, de Provins, pour le remplacer dans sa charge. D'autres ajoutent qu'il a machiné la mort de la reine Blanche et de sa fille Jeanne, contre lesquelles il avait conçu une haine si profonde qu'on l'entendit un jour dire qu'il aimerait mieux se faire juif que de renoncer à ses projets de vengeance contre elles.

Interrogé sur ces faits, Guichard nie d'abord toutes les dépositions. Et en effet, s'il était sorcier, pourquoi aurait-il appelé à son secours une pauvre sorcière, et s'il était fils du diable, pourquoi aurait-il mérité d'être choisi pour évêque de la capitale de la Champagne? Forcé cependant de répondre, il avoue qu'il a donné l'absolution à un hérétique et fait fabriquer de la fausse monnaie[1].

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Nouvelle série, t. VI, p. 603-619. Mémoire rédigé par BOISSY D'ANGLAS.

Mais à cette époque combien d'hérétiques ne comptait-on pas et combien de monarques se permettaient d'altérer les monnaies et même d'en abaisser la valeur ! Il faut croire que les accusations dirigées contre l'évêque de Troyes parurent bien faibles, car l'abbé Fleury nous apprend que ce prélat fut relâché longtemps après et que son innocence fut reconnue par l'infâme Noffé-Dey lui-même[1].

Le clerc de Troyes, qui écrivait en 1350 son poème du *Renard contrefait*, vante les qualités de Guichard, qu'il fait naître à Pontigny. Ce Guichard successivement moine, prieur de Saint-Ayoul de Provins et abbé de Montier-la-Celle, se distingua tellement par ses belles qualités que le chapitre de Troyes le choisit pour son évêque. Mais, ajoute le clerc qui pourtant flagella trop vivement peut-être les moines et les prêtres, il advint que

Sus li mirent mout d'achoisons,
Murtres, bougreries et poisons,
Dont en la fin fu trouvez purs[2].

Hâtons-nous de conclure que Guichard ne fut poursuivi que parce qu'il se montra le défenseur de la papauté ou peut-être des Templiers, dont Philippe-

1. *Histoire ecclésiastique*, t. XIX, p. 233.
2. POÈTES DE CHAMPAGNE. *Le Roman du Renard contrefait*, par le clerc de Troyes, édit. Prosper TARBÉ. Reims, 1851, p. 90-93.

le-Bel voulait anéantir la puissance, et que le diable, dans cette déplorable affaire, n'eut pas besoin d'intervenir, ayant trouvé d'habiles agents parmi les nombreux courtisans du roi.



IX

LE DIABLE AU TEMPS DE LUTHER

Au commencement du XVIe siècle, lorsque l'Europe se transforme, et que le canon, retentissant de toutes parts, foudroie les derniers chevaliers du moyen-âge, Satan change tout à coup de rôle et ne dédaigne point de commenter avec Luther la Bible et les conciles. On dit même qu'effrayé des ruines que le père de la Réforme préparait, le Prince des ténèbres

lui conseilla la paix et lui reprocha avec une certaine amertume de vouloir anéantir toute autorité. Mais s'il n'eut pas l'honneur de réprimer totalement la fougue de Luther, il eut l'avantage de jeter dans son âme cette souffrance du doute, cette tristesse de l'incertitude que lui-même voulait jeter dans la conscience du monde catholique. C'était bien la peine, ajoute un critique distingué, de nier le pape et les saints pour affirmer l'immense pouvoir de Satan, et d'évoquer l'esprit des temps modernes pour se plonger dans les ténèbres du passé et se montrer plus crédule que les écrivains du moyen-âge.

En effet, pour Luther le diable est bien le maître absolu, le prince de la terre ; il est partout, dans l'air que nous respirons comme dans le pain que nous mangeons. On dirait même que Satan s'est relevé de son antique déchéance et qu'il vient de conquérir l'ubiquité qui n'appartient qu'à Dieu. Luther nous affirme sérieusement qu'il l'a reconnu dans les mouches qui se posaient sur sa table et même sur son nez et croit l'avoir retrouvé dans des noisettes[1]. Mais quoi qu'en dise le père de la Réforme dans ses *Propos de table* publiés par M. G. Brunet, Satan paraît n'avoir plus suscité depuis le XVIe siècle que d'obscurs sorciers, se contentant sans doute d'avoir en-

1. REVUE DES DEUX MONDES, 1842, p. 579. *Le Diable*, par CH. LOUANDRE.

fanté le protestantisme et à sa suite la race des *intrigants*, race nombreuse dont le règne ne finira probablement qu'avec le monde et dont nous allons citer quelques prouesses.

X

LES SORCIERS EN CHAMPAGNE

Beaucoup d'historiens ont parlé de certains hommes qui, faisant un pacte avec le diable, se permettaient de jeter le trouble dans leur contrée et d'exploiter les crédules de leur temps. Mais aujourd'hui la police correctionnelle envoie les sorciers en prison, sans s'inquiéter si l'*esprit* qui les protége les délivrera de leur captivité. Plus sévères, nos aïeux les brûlaient, comme le constatent les récits qui suivent.

On sait que de vastes forêts et des bruyères incultes environnaient autrefois le village de Sugny[1] et que cette contrée fut désolée comme bien d'autres par de cruelles épidémies qui déciment de temps en temps les populations, malgré les efforts de la méde-

1. Arrondissement de Vouziers (Ardennes).

cine. Mais en 1651 il paraît, d'après le témoignage de quelques écrivains, que des fantômes se montrèrent la nuit et se livrèrent à des danses diaboliques avec quatre pauvres femmes du pays. Ces danses causèrent, dit-on, tant de maladies, que beaucoup d'habitants en moururent et que l'effroi s'empara de ceux qui survivaient. Saisies et livrées à la torture, les femmes, accusées par la rumeur publique, avouèrent sous le fouet du bourreau qu'elles avaient vu le diable en personne et qu'elles avaient eu l'infâme plaisir de danser avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour que peu de temps après un bûcher s'élevât sur la place publique de Sugny et que les flammes dévorassent ces pauvres *sorcières*, comme le constate la *Chronique de Champagne*[1]. Mais comment admettre des aveux arrachés par le bourreau?

Lesmont, paisible village sur les bords de l'Aube[2], n'attendit pas même en 1751 la sentence des juges pour commettre un semblable attentat. Le fils de son meunier tomba subitement malade. Plongés dans une profonde tristesse, ses parents le conduisent d'abord devant plusieurs châsses et entreprennent de longs voyages, mais le mal augmente et finit par être attribué à un pauvre mendiant qui passait alors pour sorcier. On se hâte d'envoyer deux personnes pour

1. Tome I, page 335.
2. Arrondissement de Bar-sur-Aube (Aube).

prier ce suppôt de Satan de se rendre à la maison du malade. Celui-ci d'abord proteste qu'il n'a aucun pouvoir et se laisse conduire au logis du meunier. Mais il est à peine entré qu'il voit pétiller « un grand feu au-dessus duquel les braves gens suspendent un cœur de bœuf qu'ils piquent avec des aiguilles en évoquant les esprits infernaux. » Il allait peut-être sourire à la vue d'une telle cérémonie, lorsque, saisi par quatre bras vigoureux, il fut si bien *chauffé* qu'il en mourut vingt-quatre heures après.

Mais la justice, plus éclairée qu'à Sugny, loin de flétrir la mémoire de ce pauvre mendiant, condamna les parents du jeune homme et les aurait livrés au bourreau s'ils ne s'étaient point dérobés au supplice par la fuite [1]. L'abbé Courtalon, auquel nous devons cette anecdote, nous apprend que leurs biens cependant furent confisqués et que les habitants de Ramerupt [2] faillirent à la même époque se permettre la même cruauté envers un pauvre homme qu'ils accusaient de sortilége, parce qu'une génisse était par hasard tombée dans un des immenses souterrains dont ce bourg était autrefois pourvu et dont personne ne soupçonnait plus alors l'existence [3].

1. *Topographie du diocèse de Troyes*, par Courtalon, tome III, p. 413.

2. Arrondissement d'Arcis-sur-Aube (Aube).

3. *Topographie du diocèse de Troyes*, t. III, p. 469.



XI

LES INTRIGANTS EN CHAMPAGNE

OU L'ART DE PLUMER LA POULE SANS LA FAIRE CRIER.

Plus nombreuse et plus redoutable, parce qu'elle se pare trop souvent du manteau de la religion, pour séduire les âmes honnêtes et candides, la race des intrigants s'est répandue dans la Champagne et y exerce encore d'affreux ravages. Parmi ses principaux exploits nous citerons surtout ceux qu'elle osa tenter contre la ville du sacre, cité sainte qui vénère encore les reliques de saint Remi, l'apôtre des Francs, et contre la vieille capitale de la Champagne qui conserve celles du célèbre fondateur de Clairvaux, qui chassa tant de démons de notre contrée et métamorphosa tant de brigands en moines austères.

« Dans une modeste maison de Reims, descendit un jour, sous l'archiépiscopat de Mgr de Louvois, une

dame d'une beauté remarquable et d'un esprit distingué. Fréquentant l'église et attirant surtout les regards par sa piété, elle se concilie promptement la bienveillance d'un grand vicaire qu'elle choisit pour son directeur. Bientôt elle lui avoue que, fille d'une noble famille de l'Irlande, elle a quitté son pays pour conserver ses croyances, et que ses parents, presque tous milords, dont l'opulence est connue de toute l'Angleterre, lui envoient d'assez belles sommes, et, exhibant en même temps de ses tablettes deux lettres de change de trois mille livres payables au porteur chez un riche banquier de Reims, elle le prie de toucher lui-même cette somme et de l'employer pour le soulagement des nécessiteux.

« Le digne abbé, charmé d'avoir rencontré une âme aussi généreuse, se hâte de se rendre chez le banquier et de lui présenter ses deux lettres de change. Mais quelle n'est point sa surprise, lorsque celui-ci lui déclare que la dame peut toucher jusqu'à cinquante mille écus et lui compte ses six mille livres ! Un mois cependant s'est à peine écoulé que de pauvres filles sont dotées et mariées, des prêtres secourus, et des orphelins placés par la pieuse dame dans des manufactures où des centaines de malheureux trouvent d'abondantes ressources.

« Emerveillés d'une telle générosité, les Rémois apportent bientôt à cette *sainte* femme des sommes considérables, heureux, disent-ils, de pouvoir parti-

ciper à ses bonnes œuvres. Mais le diable ne tarda pas à se mêler de l'affaire, comme le raconte l'auteur de ce récit. Notre Irlandaise est un jour appelée par des personnages arrivés de Paris et descendus dans un élégant hôtel de la ville. Ces messieurs, se qualifiant du titre pompeux de *milord,* jouent si bien leur rôle que les habitants de Reims ne doutent plus qu'ils ne possèdent dans leurs murs une véritable princesse des Iles-Britanniques. Quelques jours après, notre Irlandaise, dont la renommée grandissait à merveille, communique au grand-vicaire une lettre dans laquelle le directeur-général des aides recevait l'ordre de lui compter quarante mille écus qu'elle le prie de toucher. Le digne homme hésite quelques minutes, car il n'ose en croire à ses yeux ; mais se rappelant que cette somme servirait peut-être au soulagement des pauvres, il s'empresse de courir chez le directeur, de toucher les quarante mille écus et de les remettre à la princesse qui ce jour-là emplissait ses coffres, disait-elle, pour la fondation d'un vaste couvent de jeunes filles.

« Charmée de la crédulité de ce grand-vicaire, notre Irlandaise s'empresse de le combler de remercîments, lui parle du R. P. de la Chaise, confesseur du roi, et ne manque point d'ajouter qu'elle usera de tout son crédit pour lui faire obtenir l'évêché de Châlons, alors vacant, et plus tard le chapeau de cardinal.

« Il n'en fallait pas davantage pour fasciner le faible abbé. Aussi parcourait-il chaque jour les rues de la cité, vantant à tout propos les vertus de sa cliente et lui ouvrant toutes les bourses. Mais la *coquine*, qui voulait *plumer* complétement la ville du sacre, ourdit le plus audacieux complot. Des milords arrivent donc un jour de Paris et descendent dans le plus somptueux hôtel de Reims. Cette fois, le grand-vicaire lui-même est appelé. Ces messieurs le remercient d'abord de la bienveillance qu'il a témoignée depuis longtemps à la princesse, et approuvent de bon cœur la fondation du couvent pour lequel leur parente amassait des sommes considérables, mais ils ajoutent que le roi d'Angleterre rappelle la princesse et qu'elle doit bientôt quitter Reims.

« A ces mots, le digne abbé dissimule son chagrin et finit par se rassurer, lorsqu'il apprend que la princesse ne doit partir qu'après la fondation du couvent, bien résolu de mettre tout en œuvre pour la réalisation du pieux projet de sa cliente. Et en effet, quelques jours après, Reims jette tant d'écus dans les coffres de l'Irlandaise que celle-ci, pour remercier les personnes généreuses, veut les recevoir dans une maison de campagne et leur servir un magnifique festin suivi de la représentation de *Polyeucte*. Mais elle s'aperçoit bientôt que pour traiter dignement tant de personnes et pour faire jouer convenablement la tragédie de Corneille, il lui man-

que de la vaisselle et des pierreries. Le grand-vicaire frappe aussitôt à toutes les portes et trouve tant de vaisselle d'argent que la princesse en fait charger deux énormes charrettes sans compter les pierreries Reims allait voir disparaître ce riche butin et se trouver dans un extrême dénûment d'argenterie, lorsqu'un des complices de la coquine envoya par mégarde au grand-vicaire une lettre destinée à la prétendue princesse. C'en fut assez pour ouvrir les yeux de cet homme trop crédule qui se trouvait alors chez le lieutenant-général, lui vantant sans doute les qualités de sa cliente. Celle-ci, qui venait d'apprendre la maladresse de son complice, avait abandonné bien vite les charrettes et s'était réfugiée dans une pauvre maison de la ville. Mais le lieutenant-général fit aussitôt fermer les portes de Reims et mit la main sur cette audacieuse.

« A cette nouvelle, beaucoup de gens prétendirent que l'envie seule poursuivait cette *sainte* et menacèrent même de la délivrer des mains de la justice. Mais elle avoua bientôt ses méfaits et fut bannie de la cité, après avoir été publiquement fouettée dans les principaux carrefours. Quant au grand-vicaire, l'histoire rapporte qu'il reconnut trop tard sa crédulité, et que pour expier sa faute il renonça bien sincèrement à l'évêché de Châlons[1]. »

1. *L'Art de plumer la poule sans crier*, à Cologne, chez Robert le Turc, 1710.

Longtemps après, Troyes faillit également devenir la proie d'un habile escroc qui, banni de la maison du comte d'Artois, s'était retiré dans un couvent de Grenoble et avait obtenu du prieur la permission de se rendre chez les Chartreux de l'ancienne capitale de la Champagne. Mais le frère *Calixte* soutira tant d'écus des notables de cette ville et surtout d'un certain receveur des gabelles que, franchissant chaque nuit les murs du couvent pour mener joyeuse vie, il finit par oublier son froc et le laisser entre les mains d'un religieux qui se promenait par hasard dans le jardin. Moins heureux que l'Irlandaise de Reims, il fut saisi malgré sa résistance et envoyé à Saint-Lazare pour y apprendre qu'il n'est pas toujours avantageux ici-bas de jouer le rôle de Satan [1].

Nous pourrions raconter encore d'autres anecdotes pour montrer que les intrigants se changent quelquefois en *escrocs* et que leur égoïsme éclate à tous les regards, malgré les apparences dont il s'enveloppe, mais à quoi bon divulguer certaines aventures scandaleuses qui feraient sourire les hommes pervers et jetteraient l'alarme dans le cœur des honnêtes gens? Simple chroniqueur, nous avons voulu signaler le rôle du Diable à travers les siècles dans la

1. *Nouveaux voyages en plusieurs provinces de France, ou Correspondance de* Mme de Gaulthier, femme du secrétaire de l'intendance de Champagne. Londres, 1787.

Champagne et indiquer ses diverses transformations. Il ne nous reste plus qu'à prouver aux incrédules que le Diable existe et aux intrigants que, s'il ne daigne plus paraître, le drôle n'en fait que mieux ses affaires, les ayant choisis, les uns et les autres, pour ses dignes représentants.



XII

LE DIABLE EXISTE-T-IL?

On ne peut nier l'existence du diable, puisqu'il en est fait mention dès les premières pages de la Bible, livre divin sans lequel les savants eux-mêmes ne peuvent expliquer l'origine du monde. Ange déchu, Satan tombe dans l'abîme qu'il s'est creusé par son

orgueil et cherche à séduire les hommes, créés par Dieu, sans doute, pour compléter le nombre des élus considérablement diminué par la révolte des esprits superbes. Mais faut-il lui attribuer toutes les ruines et tous les forfaits de ce monde, comme le prétend l'auteur de l'*Histoire de Satan*[1] ? Si l'homme ne pèche qu'entraîné par les conseils perfides ou même par les apparitions plus ou moins fréquentes du diable, si pour faire le mal nous avons besoin d'un tentateur, quel aurait donc été celui de Satan lui-même ? Hélas ! l'homme ne trouve-t-il pas assez de périls dans sa propre faiblesse et surtout dans cette liberté tant vantée qui constitue tout à la fois le mérite de ses bonnes œuvres et la gravité de ses fautes ?

Il est bien vrai que l'histoire de l'humanité contient de nombreux récits sur la magie, sur la sorcellerie, sur la nécromancie et sur beaucoup d'autres sciences occultes. Mais qui ne sait que dès le VIe siècle les conciles ont condamné toutes ces prétendues sciences comme mensongères, et que les oracles des Gentils ont été convaincus de la plus grossière fourberie ? La plupart des théologiens, tout en reconnaissant que le démon possède une certaine puissance, croient qu'il ne l'exerce que par une permission spéciale de Dieu, permission qui paraît lui avoir toujours été funeste. Ainsi s'il fait tomber le feu du ciel

1. In-8°, Paris, 1861 ; par M. l'abbé Lecanu, auteur de *Jésus, Marie et Satan.*

sur les troupeaux de Job, s'il déchaîne l'ouragan contre sa maison, ce n'est que pour éprouver le saint homme qui, secouru par la grâce d'en haut, triomphe de toutes ses embûches. S'il opère des prodiges dans la personne des magiciens d'Egypte, c'est pour que Moïse puisse lui en opposer de plus nombreux et de plus éclatants et le convaincre ainsi d'impuissance. S'il tente Jésus dans le désert, s'il entre dans le corps de quelques personnes, c'est encore pour constater la divinité du Messie ou pour faire briller d'un plus vif éclat la vertu de quelque saint.

Dieu peut même lui donner certain pouvoir pour punir les hommes de leur curiosité superstitieuse, mais jamais il ne l'abandonne à toutes les fureurs de sa haine contre l'espèce humaine. Qu'il ait apparu dans les siècles écoulés, qu'il ait même dispensé des trésors, révélé quelques secrets de la nature pour se rendre maître de ceux qui ne craignaient point d'escompter les biens éternels pour des biens périssables, nous n'oserions le nier, mais il faut se défier des légendes du moyen-âge, ce temps de l'enfance de l'humanité, où certains moines attribuaient fréquemment l'objectivité à des faits purement subjectifs, comme le déclare M. d'Arbois de Jubainville dans ses *Etudes sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes*[1]. Et en effet, comment admettre que de

1. In-8°, p. XIII, 1862.

grands personnages tels que Sylvestre II et Albert-le-Grand se soient permis d'invoquer le Prince des ténèbres pour lui arracher des secrets qui feraient sourire de pitié les moindres savants du XIXe siècle? J'aime même à croire que la Champagne n'a jamais vu sa face hideuse, parce que ses apparitions n'ont été que bien vaguement constatées et que, pur esprit, il ne peut prendre de forme matérielle que par une permission spéciale de Dieu, que le rusé se garderait bien de demander pour les raisons que je vais exposer.

XIII

POURQUOI NE PARAIT-IL PLUS?

Beaucoup de gens s'imaginent que le diable a cessé de paraître, parce qu'il n'existe pas ou parce qu'il ne peut prendre de forme matérielle. Mais nous avons déclaré qu'il existe et qu'il a paru plus d'une fois, puisqu'il suffit de lire l'Ecriture sainte pour s'en convaincre, à moins qu'on ne veuille nier toute révélation et rejeter les croyances de la plus haute antiquité qui reconnaissait même l'existence des mauvais esprits.

Satan est rusé, avons-nous dit quelque part, et le drôle l'a prouvé dès le commencement du monde, lorsqu'il fit tomber dans ses piéges nos premiers parents. Croyez-vous, chers lecteurs, qu'il lui soit bien avantageux de paraître au milieu du XIXe siècle, lorsque de tous côtés l'Eglise de Dieu est ébranlée jusque dans ses fondements et que ses dogmes sont niés avec un cynisme dont auraient rougi nos bons aïeux? Hélas! ne sait-il pas que de fréquentes apparitions ramèneraient les hommes à Dieu, en leur prouvant qu'au-delà de la tombe il y a des abîmes où vont s'engouffrer les méchants, pour y subir sans aucun doute de terribles châtiments? Le diable aime mieux laisser la besogne à ceux qui se sont faits ses agents et rester invisible en voyant chaque jour s'étendre ses vastes domaines. Et certes il faut avouer que ses employés remplissent leur fonction avec un zèle dont Satan lui-même ne les aurait jamais crus capables. Voyez-les à l'œuvre : quelle force, quelle persévérance ils déploient pour faire triompher le vice et se rire même des menaces de l'Éternel!

Impuissants dans leur haine farouche contre le successeur de saint Pierre, ce vénérable pontife qui, faible et persécuté, défend encore les opprimés et secourt les malheureux, ils se sont déchaînés contre le Christ lui-même et lui ont audacieusement demandé s'il était Dieu. Qui l'aurait cru? Leurs libelles infâmes se sont répandus dans les villes et dans les campa-

gnes et ont causé tant de ravages que partout se manifeste non plus cette indifférence léthargique naguère déplorée par l'abbé de Lamennais, mais ce sarcasme précurseur de l'effroyable tempête révolutionnaire qui engloutit le trône et l'autel. Croit-on que Satan serait assez téméraire pour paraître dans de telles circonstances et pour jeter par sa présence quelque salutaire frayeur dans ces millions d'âmes égarées ? Tout au contraire, il les pervertit au nom de cette liberté qui souvent n'est plus que la licence la plus effrénée et les plonge quelquefois dans une affreuse misère.

Voyez les campagnes où les rayons du soleil fécondent la terre, où l'air est si pur, où la puissance de Dieu étincelle à chaque pas. Pourquoi se dépeuplent-elles chaque jour d'une population qui vient s'abriter dans les sombres carrefours de nos villes ? Parce qu'ayant abdiqué sa noble destinée, l'homme semble fuir l'aspect du ciel, sa véritable patrie, et chercher des jouissances matérielles, avant que le fossoyeur ait anéanti son existence en le couvrant de quelques mesures de terre. Mais comme ces infortunés souffrent et se lamentent dans leurs humides et étroites demeures ! Ils avaient rêvé repos et plaisirs, et pour gagner quelques morceaux de pain, à quels travaux vraiment pénibles ne sont-ils point condamnés ? C'était bien la peine de déserter les champs pour venir souvent traîner dans nos rues un corps

tout décrépit, tout usé par la souffrance, et qui tomberait d'inanition, si la charité chrétienne n'ouvrait point par pitié ses hôpitaux à tous les pauvres!

Il est bien vrai que, plus heureux, quelques-uns finissent par conquérir la fortune et par obtenir certain crédit. Mais combien de maisons ne s'élèventelles point par la fraude! Il faut lire les journaux financiers pour connaître la perversité de certains spéculateurs qui, chaque jour semant autour d'eux d'innombrables ruines, obtiennent quelquefois la majesté et l'inviolabilité d'une fortune princière. Les malheureux devraient pourtant se rappeler que la mort fauche les millionnaires comme de simples mortels et les jette tout palpitants devant le trône de l'Eternel! Mais, enivrés par la prospérité, ils ne connaissent ici-bas de Providence que les oscillations de la Bourse et les mille piéges qu'ils tendent aux faibles pour exploiter leur crédulité. Des peines et des récompenses futures ils n'admettent que les jouissances matérielles que leur procure cet or qu'ils gagnent par la fraude ou par l'impudence, et telle est la dégradation de leurs mœurs que la séduction d'une jeune fille passe à leurs yeux pour un exploit dont ils osent faire parade. Que cette infortunée bien vite délaissée s'asphyxie pour échapper à la honte ou se vautre dans la fange pour s'étourdir, peu leur importe! Ces vils protées de l'égoïsme n'en continuent pas moins de lever fièrement la tête, déployant

partout leur ruse infernale pour déjouer les poursuites de la justice humaine et pour afficher les grands airs du galant homme.

Mais cependant de quels coups terribles ne sont-ils point frappés par le Dieu qu'ils ont renié et qui veut encore les combler des dons de sa miséricorde ! Ces hommes pervers trouvent souvent pour compagnes des jeunes filles chrétiennes dont les vertus devraient les ramener au bien. Mais lorsque le cœur est desséché ou qu'à la voix de la conscience ont succédé les rugissements des passions, le mariage n'est guère qu'une simple spéculation, qu'une affaire de bourse. Aussi de quelles révélations honteuses ne retentissent point chaque année les tribunaux ? Que de femmes indignement trompées ne vont point se réfugier dans leurs familles pour échapper aux mille tortures de certains hommes dépravés ! Quant aux enfants, qui leur apprend de nos jours à prier, à respecter même leurs semblables ? Prier, mais à quoi sert la prière, crie-t-on de toutes parts ? Est-ce que Dieu n'est point trop grand pour s'abaisser jusqu'à nous ? Est-ce que, s'il daigne jeter un regard sur sa faible créature, il ne sait pas mieux qu'elle ce dont elle a besoin ? Nos semblables ! Est-ce que la fortune seule n'élève point les hommes et ne les partage pas en classes totalement distinctes ? Aussi demandez à ceux qui sont chargés d'instruire et de former la jeunesse quels obstacles ils rencontrent dans l'exercice de leur

pénible fonction. Autrefois pieuse et modeste, la jeunesse travaillait avec ardeur pour conquérir quelque rang dans la société et surtout pour perpétuer le souvenir des vertus de ses bons aïeux. Aujourd'hui molle et vaniteuse, elle se révolte contre le joug pourtant bien léger qui lui est imposé et se hâte de quitter les bancs de l'école et de fuir l'église pour jouir de cette fortune qu'elle convoite. Et combien de fois ne compte-t-elle point le capital qui doit lui échoir, le grossissant dans son imagination déréglée et se permettant effrontément de l'escompter pour se vautrer dans les orgies?

Mais ce n'est pas seulement dans les hautes régions de la société que le diable exerce son pouvoir tyrannique par ses nombreux agents. Il faut le voir à l'œuvre dans les bas-fonds dont les romanciers nous ont depuis longtemps dévoilé toute la dégradation. Il y en a qui naissent, qui vivent et qui meurent dans ce Paris tant vanté sans jamais avoir entendu parler de Dieu. Ces malheureux ne connaissent de châtiments que ceux du code pénal et de récompenses que les orgies au milieu desquelles ils peuvent se dérober à la justice humaine. Sans cesse inquiets et turbulents, lâches et énervés par les boissons, ils se rueraient contre tout pouvoir noblement exercé, si le sceptre n'était point tenu par une main vigoureuse. Et pourtant que n'a-t-on point fait pour ces âmes perverties? D'admirables sociétés se sont

fondées pour soulager leurs souffrances et pour leur rappeler qu'il est au-delà de ce monde une vie meilleure. Un hospice même grandiose s'élève près de la cathédrale pour leur prouver que la religion seule rapproche les hommes et leur imprime un certain caractère de grandeur. Mais combien s'obstinent dans leur endurcissement et s'acharnent comme le Pharaon d'Egypte à nier même la puissance et la bonté de l'Eternel ! S'il frappe, s'il récompense, ils attribuent tout à cet aveugle destin qui n'existe que dans leur imagination pervertie.

Croyez-vous, chers lecteurs, qu'à la vue de tant de ruines et d'une telle décadence le diable éprouve le désir de se montrer pour nous faire sonder la profondeur de l'abîme qui se creuse sous nos pas ? Hélas ! quand bien même Satan pourrait prendre forme humaine, le rusé ne serait point assez téméraire pour nous détourner de la mauvaise voie par sa présence. Mais demander le pouvoir de paraître et de nous révéler les châtiments de ceux qu'il a précipités dans l'abîme, le drôle n'est pas assez bienveillant de sa nature pour rendre un tel service à l'humanité, car son rôle principal est de tenter les hommes et de les perdre, et les effrayer, ne serait-ce point les sauver du naufrage ? N'ayant point oublié que bien des saints doivent peut-être leur auréole et leur salut à la terreur qu'il inspirait jadis, il se contente de nous verser lentement ce *breuvage du sommeil* dont parle l'Ecri-

ture et qui lui assure sans aucun doute plus de victimes que ses apparitions.

XIV

CONCLUSION

Quelques personnes m'accuseront peut-être d'avoir omis bien des apparitions plus ou moins réelles du diable, et de n'avoir point enchaîné mes récits par des traits plus caractéristiques. Mais le moyen-âge n'avait-il point trop peur de Satan pour en parler raisonnablement et par conséquent pour discerner la vérité de l'erreur ? Et d'ailleurs je dois déclarer que mon but n'a point été de raconter toutes les tentatives de l'enfer contre notre contrée, mais de prouver que, si le diable ne paraît plus, son action ne s'exerce pas moins qu'au bon vieux temps. Et certes il faut avouer qu'en jetant le plus rapide coup d'œil sur la société, on pourrait dire comme au siècle de Salvien, que le diable est un peu partout, *ubique dæmon*.

En effet, que recherche-t-on de tous côtés ? La fortune, déesse aveugle qui compte plus d'adeptes que le vrai Dieu ne compte d'adorateurs. Que méprise-t-on dans les profondeurs de son âme ? La

pauvreté qu'on exalte à certaines occasions, sauf à la dédaigner le lendemain, comme si le christianisme ne l'avait point honorée en nous proposant pour modèle un Dieu né dans une crèche! Aussi combien de gens se prétendent catholiques et violent sans pudeur les préceptes les plus graves pour une bien modique somme, pour une simple faveur! Hélas! si les philosophes se sont rués sur le catholicisme avec une étrange fureur et lui ont porté de rudes coups, il faut bien le reconnaître, ces terribles adversaires lui avaient encore laissé assez de vie pour prouver qu'au fond de ses entrailles fermente un principe d'éternelle dilatation et d'invincible énergie. Mais aujourd'hui ses ennemis, plus habiles, veulent l'anéantir par le baiser de Judas. Ainsi, loin d'employer la violence qui entraîne trop souvent après elle la réaction, ils feignent d'admirer les pompes du catholicisme parce qu'elles assurent au commerce quelque prospérité et qu'elles contiennent la multitude toujours avide de fêtes et d'émotions. Ils descendent même jusqu'à l'observation de certaines pratiques religieuses pour ne point brusquer l'opinion publique, sans doute à l'exemple de ce bon Socrate qui sacrifiait un coq à Esculape, ou de ce Cicéron qui assistait parfois gravement à l'égorgement de quelques volailles sacrées, sauf à s'en moquer le soir dans un festin. Mais à quoi bon se réduire au triste rôle d'hypocrite et corrompre la multitude

par une tactique si déloyale ? Est-ce que le catholicisme, dont certains hommes proclament *bien bas* l'agonie, n'a point triomphé de Néron qui se promenait à la lueur de ses premiers néophytes métamorphosés en flambeaux ? Est-ce qu'il n'a point terrassé noblement cette philosophie païenne qui voulait l'anéantir par ses sarcasmes ? Est-ce qu'enfin il n'est point sorti vainqueur de la dégradation et de l'ignorance contre lesquelles combattit avec tant d'énergie l'immortel Grégoire VII ? N'est-il point temps de reconnaître la stabilité de l'Eglise au milieu du flux et du reflux des événements et de comprendre que, malgré tous les efforts de ceux qui nous assourdissent de leurs chants funéraires, l'Eglise vivra éternellement pour chanter le triomphe de son Dieu sur les ruines de l'erreur ? Je laisse aux lecteurs le soin de trancher cette question et m'empresse de terminer par ces vers, que les compagnons du *jeu de la Passion* adressaient aux spectateurs :

Se rien avons dit ou escript
Ou mal fait ou mal ordonné
Pour Dieu qu'il nous soit pardonné.....
Car soubzmettons nos faits et signes
A vos corrections bénignes
Ou qui mieulx faire le saront[1].

1. *Mystère de la Résurrection*, mss. 3 vol. Bibliothèque de Troyes.

XV

LE DIABLE

D'APRÈS LES GRAVEURS SUR BOIS DE LA VILLE DE TROYES AU XVIe SIÈCLE.

Les éditeurs de la Bibliothèque si connue sous le nom de *Bibliothèque bleue* ne devaient pas oublier le diable dans un temps où la foi exerçait encore son empire salutaire sur les âmes et où Luther lui-même avait proclamé la toute-puissance du Prince des ténèbres. En effet, cet étrange personnage prend place à côté de la *Mort* dont l'histoire si lugubre se déroule dès le commencement du XVIe siècle dans la *Danse Macabre*. Mais sa ruse et sa cruauté éclatent surtout aux yeux du lecteur et même de l'ignorant dans un petit livre intitulé le *Miroir du Pécheur* [1], et dont les gravures rappellent celles du *Speculum humanæ salvationis* et de l'*Ars bene moriendi* du XVe siècle.

Composé par les RR. PP. capucins et tiré à des milliers d'exemplaires, le *Miroir du Pécheur* était

1. Cet opuscule paraît être un abrégé du *Mirouer* de Jean CASTEL, imprimé par Ant. Caillaut et Loys Martineau, en 1483. On en cite un grand nombre d'éditions sorties des presses des Oudot, des Garnier et même de Baudot. *Livres populaires* imprimés à Troyes de 1600 à 1800 *Hagiographie. — Ascétisme*, par Alexis Socard, in-8°, Troyes, 1864, p. 135.

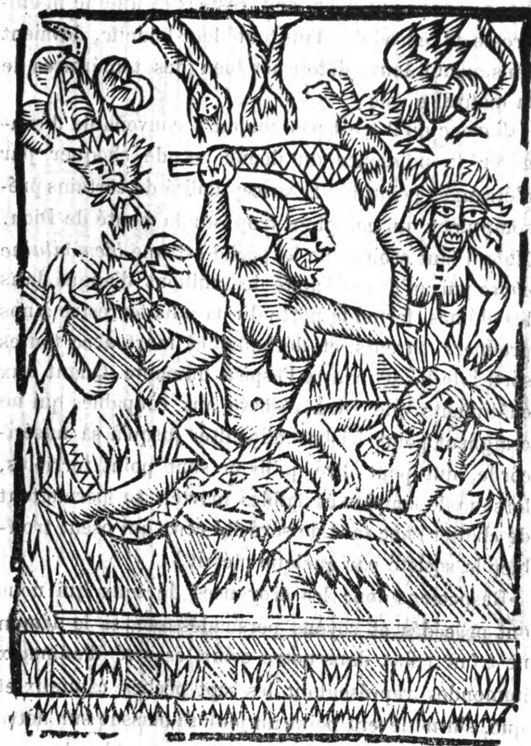
distribué par ces bons religieux dans toutes les chaumières pour jeter l'effroi dans les âmes qui parfois



État de l'homme tombé dans le péché.

étaient tentées de s'égarer et pour inspirer surtout aux enfants l'amour de la vertu. La crainte du diable

et des châtiments réservés aux coupables dans les abîmes éternels était-elle plus puissante que celle des



État des réprouvés.

gendarmes et des travaux forcés ? J'aime à le croire.

parce qu'elle pouvait réprimer certains vices qui échappent trop souvent à la justice humaine et que les gravures qui nous sont restées et que je m'empresse de reproduire dans toute leur laideur, devaient sans aucun doute détourner bien des téméraires de la mauvaise voie.

J'avoue qu'il n'est pas toujours convenable d'exagérer la puissance du démon et de choquer par d'étranges peintures la susceptibilité de certains présomptueux qui comptent trop sur la bonté de Dieu. Mais il faut croire que le péché est une *bien vilaine chose* puisqu'il a précipité des millions d'anges dans les abîmes, fermé la porte du paradis terrestre à nos premiers parents, et déchaîné la mort avec toutes sortes de fléaux contre l'espèce humaine. Quant aux châtiments que Dieu réserve aux coupables qui ne craignent point ici-bas d'insulter jusqu'à sa miséricorde, qui peut dire qu'ils ne sont point terribles, lorsque de simples et faibles mortels se permettent de châtier avec tant de sévérité ceux qui osent troubler la société par quelque méfait ?

Respectons donc les croyances de ceux qui nous ont précédés et soyons persuadés que, si le démon ne trône point dans notre cœur, escorté d'animaux immondes représentant les sept péchés capitaux et que, s'il ne lèvera point un jour sa massue sur notre tête, nous n'en sommes pas moins coupables, lorsque nous outrageons si facilement Celui qui chaque jour

nous comble de ses bienfaits et qui peut à toute heure nous appeler devant lui pour nous demander compte de nos plus secrètes pensées.



TABLE

Aux Bibliophiles & aux Lecteurs de la Champagne. 5
I. — Le Diable d'après la *Légende Dorée* . 7
II. — Le Diable à Reims. 12
III. — Hugues de Brienne 13
IV. — Le plat d'or de la cathédrale de Langres. 16
V. — La Chandelle Chirapa. 19
VI. — Le Diable à Clairvaux. 22
VII. — Le Diable à Troyes. 24
VIII. — L'évêque Guichard 26
IX. — Le Diable au temps de Luther. . . . 31
X. — Les sorciers en Champagne. 33
XI. — Les intrigants en Champagne ou l'*Art de plumer la poule sans la faire crier*. 36
XII. — Le Diable existe-t-il? 42
XIII. — Pourquoi ne paraît-il plus? 45
XIV. — Conclusion. 52
XV. — Le Diable, d'après les graveurs sur bois de la ville de Troyes au XVIe siècle. 55

FIN DE LA TABLE.

EN PRÉPARATION:

Les Arts & les Artistes à Troyes,

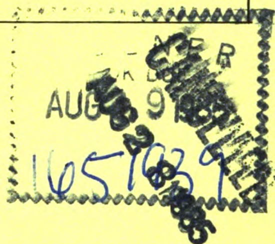
DEPUIS LE XIVe SIÈCLE JUSQU'AU XVIIe.

EN VENTE:

1o *L'Abbaye de Clairvaux en 1517 & en 1709;*

2o *Les Champenois à travers les siècles.*

Typogr L. Frémont.
Arcis.




24247.14.5
Le diable en Champagne;
Widener Library
002840185
3 2044 089 038 236

